

Pierre DELLA FAILLE



Photo : Cayet

Par André DOMS

1992

Service du Livre Luxembourgeois

Pierre della Faille se dit lui-même poète «engagé enragé» et reconnaît qu'à ce titre il a pu manquer *de justice et de justesse. Pour le poète engagé sur le destin de l'homme, il en est de son œuvre comme d'une rafale de mitraillette : certaines balles font mouche, d'autres se perdent.* Cet aveu prouve assez que della Faille n'est pas un engagé aveugle, recevant consignes de l'une ou l'autre idéologie et scandant les slogans convenables. Della Faille est un in-convenant parce que sa lucidité, ses méfiances envers toutes les formes de robotisation de l'homme, l'empêchent de sous-crire, – d'écrire sous l'Ordre – selon les convenances régnautes. Il profère contre les *pharisiens* de l'ère post-industrielle, ironise, vitupère contre les Tenants de l'Or et du Pouvoir (Gold Archibald en est un symbole transparent), contre leurs petits chefs et leurs esclaves aux trop bonnes consciences. Lui-même non directeur mais éclaireur de conscience. S'il dénonce *L'homme inhabitable* ou *glacial*, c'est qu'il prétend sauvegarder un homme vrai, multiple, varié, non celui que ronge son prétendu plaisir, frelaté, mais celui qui sait encore la part de l'Amour, s'en inspire comme du *levain des grandes fureurs*, en vit authentiquement jusque loin dans son âge, jusqu'au seuil du *Royaume d'eau très vaste*.

Biographie

Né le 21 juillet 1906 à Deurne-Anvers, «dans un des plus beaux châteaux du pays flamand», dans une famille aristocratique d'origine italienne. Etudes au Collège Sainte-Barbe à Gand. Mort du père en 1919. Deux années de philo (Notre-Dame de la Paix, Namur), un an de droit (U.C.L.). En 1927, découvre l'Italie. De 1935 à 1940, dirige à Anvers le Foyer de l'Art Vivant et s'occupe activement de théâtre et de musique. Nombreux voyages. En 1948, rencontre de «Belle», Isabelle Vital, et rupture avec son milieu. Simultanément, affirmation d'une écriture authentique et forte :

Sur l'autre rive de l'étang, Belle en robe rouge voltige sur son reflet sans savoir que je l'adore, ainsi, la tête en bas plus belle qu'elle-même sur le vertige de l'eau.

Sur cet espace, Belle affirmait sa toute-puissance, parce qu'elle était belle et que, depuis douze ans alors, nous nous aimions malgré l'aboi des meutes lâchées à nos trousses, et qui aboient encore aujourd'hui (PdF, 1971).

En 1961, rencontre de René Char et, en 62, de Michel de Ghelderode. Découverte de la Corse en 1963 ; il s'installera dans l'île vers 1970, à Serra di Tromba, Tizzano, près de Sartène, avec de brefs retours sur le continent.

Tombé gravement malade en 1983, il est assisté six semaines, jour et nuit, tandis qu'il *lutte dans les limbes de l'inconscient*, par sa femme qui note ses paroles, matière de son dernier recueil de poésie : ***Le poète en lambeaux*** (1986).

Retourné à Tizzano, il s'y éteint le 9 juin 1989. Le faire-part annonce le décès de *Messire Pierre della Faille de Leverghem – Poète.*

Bibliographie

*J'ai écrit « mon » Robinson Crusocé à dix ans, refait Musset à seize, beaucoup de Victor Hugo un peu plus tard. J'ai fait des kilomètres d'alexandrins, mais je m'endormais en les relisant. Je n'ai gardé qu'une seule pièce de ce genre, **La colline de l'absolu**, publiée dans mon recueil **Regarde l'eau noire**, La cigale, Bruxelles, 1953. Cette voie m'eût ouvert une grande carrière, probablement les portes d'une académie. Heureusement, j'ai brûlé tout ça. Il faut autre chose pour créer une œuvre. Par exemple, devenir un homme libre, oser exprimer ses fureurs. C'est ce que della Faille fait ensuite, avec :*

- ***Migrations**, Paris, Caractères, 1955.*
- ***Sa majesté l'écorché**, ibidem, 1956.*
- ***Volturno**, Jarnac, La tour de feu, 1958.*

Une trilogie aux éditions de «La Fenêtre Ardente» qui établit sa notoriété :

- ***L'homme inhabitable**, 1961.*
- ***Autopsie de Sodome**, 1964.*
- ***Le grand alleluia**, 1966.*

Puis viennent :

un choix large de textes chez R. Morel :

- ***Mise à feu**, 1968.*
- et les recueils :
- ***Les grands de l'obscur**, G. Puel, 1970.*
 - ***L'homme glacial**, Bruxelles, J. L. Vernal, 1970.*
 - ***Requiem pour un ordinateur**, R. Morel, 1971.*
 - ***Usa/Sos**, J. L. Vernal, 1973.*
 - ***Folie robot**, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1974.*

- *Cobalt John*, Bruxelles, Le Cormier, 1977.
- *Le mythe de Gold Archibald*, ibidem, 1979.
- *Le royaume d'eau très vaste*, Thierry Bouchard, 1979.
- *Le poète en lambeaux*, Marseille, Sud-Poésie, 1986.

On y ajoutera deux essais :

- *Poésie et connaissance*, Bruxelles, Le Cormier, 1985.
- *Esquisses pour une métapoésie*, Bruxelles, Le Cormier, 1987.

Avec Isabelle Vital, della Faille a fait paraître en 1971 une traduction de *Poèmes choisis* du poète hongrois Milan Füst, aux éditions Corvina (Budapest) et P.-J. Oswald.

À consulter :

- *À l'est des pharisiens*, conversations avec J.-L. Vernal, 1971.

Texte et analyse

Le mur

Pendant que cette femme inconnue, tournée vers le mur blanc, attendait qu'on la fusille, mon angoisse était interminable à la porte du juge qui ne m'avait pas encore fait remettre mon questionnaire.

Je me savais innocent. Mais, sait-on jamais ? Une réponse mal libellée sinon mal interprétée pouvait entraîner mon désastre. Des hommes pâles chuchotaient autour de moi que le juge était un colonel et traitait tout le monde de déserteur.

Avais-je jamais déserté ? Qui peut dire avec certitude qu'il n'a jamais déserté ? Une seule chose était certaine : je refusais furieusement qu'on me fusille.

Quand un commis sortit du cabinet du juge, traînant un relent d'encre fraîche, pour dire à cette femme qu'elle pouvait s'en aller, qu'on l'avait sans doute graciée, qu'elle se hâte de prendre le large, je te regardai, mais ton sourire était forcé et mon angoisse intacte.

(Autopsie de Sodome, p. 39-40)

Un poème en prose. Genre littéraire apparu dans la première moitié du XIX^e siècle, pratiqué notamment par Baudelaire, Rimbaud et, plus près de nous, par René Char, que Pierre della Faille admire beaucoup.

L'absence de rimes et surtout le non-retour à la ligne après un nombre compté de syllabes confèrent au poème en prose une certaine massivité : il fait bloc(s). Ici : quatre paragraphes, pour les quatre temps d'un récit (on notera l'emploi de l'imparfait de durée, et des autres temps du passé). Le poète parle à la première personne en tant que narrateur d'une scène et des états d'âme qu'elle entraîne.

Paragraphe I :

Une inconnue attend d'être fusillée, tournée vers *le mur*, blanc, de l'exécution ; le narrateur attend, lui, qu'on l'interroge, *à la porte du juge*. Un simple transfert lui suggère que le sort de la femme pourrait devenir le sien ; d'où son angoisse, thème du texte, qu'il précise *interminable* car l'intensité du temps psychologique a une durée absolument différente du temps chronométrique.

Paragraphe II :

Centré tout entier sur le narrateur, qui analyse sa situation : *innocent*, il n'a pas le sentiment d'être coupable. Mais qui, arrêté ou seulement convoqué par une autorité – scolaire, professionnelle, police ou gendarmerie – ne s'interroge pas sur ce qu'il aurait pu commettre ? L'insécurité, ici, est en outre fondée sur deux motifs :

- **l'énoncé** de la réponse à l'interrogatoire : mal *libellée*, c'est-à-dire rédigée selon une formule non convenable, elle peut être une maladresse, présenter une ambiguïté qui créerait la faute.

- **la réception** de la réponse, intentionnellement mal comprise, gauchie par la volonté agressive du juge, en sorte qu'elle constitue le fondement d'une condamnation ; le cardinal Mazarin n'aurait-il pas dit, un jour : *Donnez-moi dix lignes d'un homme, et je vous le fais pendre* ?

Vraie ou fausse, l'anecdote est significative. Dans le cheminement de la pensée du narrateur, ce qui apparaît n'est donc pas une culpabilité mais une **culpabilisation**, qui cerne l'individu et l'angoisse. Elle est renforcée par l'indication que le juge n'est pas un civil mais un *colonel* (c'était l'époque où régnait en Grèce un régime dictatorial dit «des colonels», mais ce n'est là qu'un détail, l'idée de base restant que la justice militaire a la réputation, fondée ou non, d'être souvent plus sommaire et plus expéditive que la civile). D'autre part, le *libellé* possible de l'accusation ferait état d'une faute typiquement militaire : la **désertion** ; et elle apparaît comme une idée fixe, une obsession du chef militaire puisqu'il traite *tout le monde* de déserteur ; le monde mental de ce colonel est spécifique et fait surgir une **frontière** entre lui et les autres : della Faille a précisé dans ses entretiens avec Jean-Luc Vernal que *le pouvoir militaire est un état dans tous les états du globe*. Sans engager la discussion de fond, on peut comprendre que le narrateur craigne une justice systématique et non équitable. Le poète s'entend du reste à renforcer l'angoisse par quelques détails d'écriture : il y avait là *des hommes pâles* qui *chuchotaient* : ainsi les deux sens de la vue et de l'ouïe contribuent-ils à intensifier le climat de frayeur.

Paragraphe III :

Comme le deuxième, centré sur le narrateur. Celui-ci approfondit sa situation par un examen introspectif : peut-on l'inculper, a-t-il déserté ? Mais ce mot change un peu de registre : du sens militaire - abandonner l'armée, passer à l'ennemi ou trahir – on remonte au sens général de quitter, délaisser, un lieu, une charge, un état.

C'est quoi désertier ? questionnait della Faille. *Parlez-vous des pentagones, ou de votre conscience ? Désertier, c'est refuser de servir les salauds qui se remplissent les poches avec du sang qui s'y transforme en or.*

Le poète a donc le sentiment d'appartenir à la piétaille que Gold Archibald fait marcher à la conquête du monde (on lira les **Décrets**, plus

spécialement le III, dans les extraits qui suivent). Il déserte parce qu'il refuse d'être l'instrument passif de la volonté de Puissance. *J'ai déserté autant de fois qu'il l'a fallu pour que j'ose encore me regarder dans la glace, le matin, en me faisant la barbe*, précise della Faille. Désserter les pentagones, les états-majors, pour ne pas déserrer sa conscience. Mais ce dilemme, dans le texte, est brutalement rompu, avant même d'être développé, par un cri final : le refus de la mort.

Paragraphe IV :

Tout aussi soudainement, revient l'image de l'inconnue : promise au peloton d'exécution, la voilà *sans doute* graciée et priée de *prendre la large* (métaphore maritime). Mais l'adverbe *sans doute* laisse précisément planer le doute, exclut aussi tout *happy end*, toute solution facile.

Je te regardai : qui est ce *tu*, inattendu ? Une sorte de « double » du narrateur ? ou la femme aimée, qui l'accompagne et le reconforte ? (et c'est en somme aussi le « double » auquel on se soude jusqu'à l'unité). En tout cas, son sourire est *forcé*, il se force à la confiance mais n'est pas rassuré, *et mon angoisse (est) intacte* : car le salut de l'inconnue ne signifie rien pour lui ni pour personne ; sa *grâce* est accidentelle, dépend de quelque *encre fraîche*, elle n'est pas fondée sur une loi humaine, reconnue ou implicite, et n'entraîne donc aucune garantie. L'arbitraire demeure, et donc l'angoisse. L'être reste dépendant du bon plaisir du colonel, ou par-delà lui, d'un pouvoir occulte édictant les législations selon ses intérêts. L'être est donc **aliéné**. Pierre della Faille s'est expliqué au sujet de ce poème : *Ce texte illustre surtout pour moi le mythe de la « frontière », le passage dans un monde inconnu, la rencontre avec des êtres qui, ayant tous les pouvoirs, vous jugeraient souverainement.*

Le Mur, par l'évocation d'une angoisse mortelle (et non par son explication, bien plus longue, on l'a vu), dénonce l'aliénation de l'homme dans n'importe quelle société de Pouvoir et de Privilège. *Le poète se dresse les mains nues face au tyran le plus atroce de l'histoire. Qui peut*

dire avec certitude qu'il ne sera pas quelque jour collé au Mur ?

Le critique Patrick Née, étudiant la portée du poème en prose dans l'œuvre de René Char, le trouvait lié à la volonté de résister à *une situation coercitive*, de sorte que *Écrire un poème en prose, c'est d'abord faire bloc contre la terreur*. On ne saurait mieux dire pour Pierre della Faille : par la forme autant que par le sens, la prose du *Mur* **fait bloc** contre les terreurs qui nous angoissent.

Texte et analyse II

Les bas-fonds de la miséricorde

6. *Les chambres d'agonie sentent la résine dont je ferai des flambeaux. À prendre leurs odeurs, on ne vole rien à ceux qui rendent un souffle dont ils n'ont que faire. Des femmes leur massent les mains, les dressent contre les murs, leur pendent aux pieds trente kilos de désespoir. Elles en arrivent à disjoindre les articulations de squelettes encore vivants – oui. Ils parlent par éboulis pour se défendre contre la trahison qui annonce une bataille perdue.*
7. *Un éphèbe aux mains de chimpanzé pelote une vieille infirmière, hurle pour un pichet d'équilibre, crache le sommeil dont il s'est enivré. Pourtant des chariots roulent sans fin dans des corridors obscurs qui, sans doute, conduisent vers des chambres surpeuplées, le quartier des hommes en morceaux qui filent vers les gouffres d'eux-mêmes. Nous sommes tous troués et des vieillards disjoints aboient aboient.*
8. *Il me parle parfois, crache des bouts de phrase, mais très vite son discours capote – et si dans un sursaut de bêtes aux abois, lui-même*

s'est levé devant lui-même, fidèle encore aux images qu'il en a gardées, aux harmoniques en cavale par-delà les cloches intérieures – il me pose sur les yeux ses lunettes de plomb. Peut-il voir déjà dans ce tohu-bohu d'autres masques, les dieux qui l'assaillent ? Sait-il que ses mots ont changé de sexe ? Qu'après tant de siècles la fontaine n'abreuve plus les chevaux ? Partout je vois des os. On en plante partout. Les docteurs espèrent qu'ils vont pousser à la place de ceux qui flottent au bout des sémaphores.

9. *Les signes sont innombrables. Des yeux déjà brumeux roulent d'un continent à une aurore prohibée. Il a les pieds lourds et trente vieillards bafouillent autour de leur passé. Il ne veut pas s'asseoir au milieu d'eux sous un dôme d'espairs pervers. Il est urgent que mes yeux surannés retrouvent leur éclat dans l'eau lustrale de l'immémoire mais qui me prendra par la main sauf le maître futur de l'art oublié de ceux qui foulent les miroirs sur lesquels jamais des tombeaux ne furent élevés pour célébrer l'annonciation d'une bénignité.*

Quatre extraits, en prose, du livre *Le poète en lambeaux* (1986), sorte de journal de bord de la lutte contre la maladie et la mort, qui n'a pas été à proprement parler écrit par le poète qui le signe, mais transcrit, on le sait, par sa femme Isabelle Vital. L'interprétation de certains passages en est rendue difficile, parfois douteuse, mais le sens général est évident. Nous sommes dans la première section : *dans les bas-fonds* (au plus profond) *de la miséricorde* (compassion pour la misère ou le malheur d'autrui).

6. - *chambres d'agonie* : déjà âgé de 77 ans, le poète est hospitalisé dans un service de chirurgie. La *résine* (sécrétion collante qui couvre les plaies de l'écorce de certains arbres, surtout les conifères) connaît beaucoup d'applications chimiques : des baumes ou des médicaments ont pu sentir la résine, dont en tout cas on fait des cierges et des torches ; della Faille n'aurait pas fabriqué lui-même ces flambeaux mais on y lit une

allusion à ceux dont on entoure les lits mortuaires ou les catafalques. Les lignes suivantes prolongent cette réflexion grinçante : les vieillards peuvent bien rendre leurs odeurs, peu plaisantes, voire nauséabondes, ainsi que leur *souffle* (le dernier, «anima», qui anime la vie).

- *Des femmes... oui* : les infirmières, dont le poète envisage les soins (massage, extension, traction aux jambes), non pas avec leur référence thérapeutique mais comme une simple mécanique, qui parait *disjoindre* les malades à la façon de pantins ; ils sont *encore vivants - oui* (noter le renforcement) mais déjà à l'état de *squelettes*, soit par entrevision d'un avenir en sursis, soit par vision d'un présent que décharne la maladie (le cancer par exemple). Cet accent mis subjectivement et assez crûment sur l'image de la vie relève de l'expressionnisme.

- *Ils parlent par éboulis* : cf. ailleurs : *il s'exprimait par avalanches*, par groupes de mots précipités, violents, abrupts. Cette éruption, en quelque sorte, cherche à parer la *trahison*, ou l'abandon de la lutte vitale, annonciatrice de la (dernière) *bataille perdue*.

7. - *Un éphèbe aux mains de chimpanzé* : un bel adolescent dont les doigts longs et maigres (comme ceux du singe anthropoïde) *pelotent*, attouchent l'infirmière, *hurle pour un pichet d'équilibre* : une panne, peut-être, ainsi désignée par dérision, *crache le sommeil dont il s'est enivré* : bâille ou vomit, après un sommeil sans doute artificiel. La fin du paragraphe boucle l'évocation du milieu hospitalier par l'image des chariots dans les couloirs, vers les dortoirs, où des *hommes en morceaux* (découpés, amputés, patients d'une quelconque «-tomie») se retrouvent *troués* (ailleurs, della Faille parle d'un *panthéon troué*) et, par les *gouffres* mêmes qu'on a pratiqués en leur corps, s'enfoncent dans la mort, leur mort. L'expressionnisme ici s'intensifie. La finale revient aux vieillards *disjoints*, sujets non du verbe simple *aboyer* mais d'une sorte de verbe double, *aboyer aboyer*, où l'absence de ponctuation renforce le cri de la bête (cf. paragraphe 8).

8. - Survient alors un sujet **II**, pronom personnel mais non défini et dont on ne tardera pas à voir qu'il est un dédoublement du poète : il *crache des bouts de phrase* (cf. paragraphe 6), son discours *capote*, achoppe, et dans son effroi (*bête aux abois*, cf. paragraphe 7), il *s'est levé devant lui-même* : donc dissocié d'avec soi, quoiqu'encore *fidèle* aux impressions qu'il a conservées de son être passé, aux *harmoniques* (terme de théorie musicale ; ici, résonances) qui se devraient harmonieuses mais s'avèrent *en cavale*, en fuite, dans le carillon, les sonorités qui colorent la vie intérieure.

Il me pose sur les yeux des lunettes de plomb : couleur et matière du plomb empêchant d'y rien voir ; d'autant que pèsent les paupières du poète exténué, chez qui s'installe alors, comme une vision, une *métamorphose de l'être* : elle commence ici par un vaste «tohu-bohu», chambardement, bouleversement, de *masques* (figures), de *mots* et de fonctions (les chevaux sont remplacés par des chevaux-vapeur) ; après tant d'histoire, l'être nouveau subira sans doute l'assaut d'autres «dieux». Mais cette vision ne se précisera que plus loin. Le poète en revient à son observation hospitalière : *partout des os*, que l'on plante (vraisemblablement des prothèses). La note finale du paragraphe est d'une ironie acerbe : ces os «*vont pousser*» (!) au lieu de *ceux qui flottent au bout des sémaphores* : on pense aux bras articulés des mâts de chemin de fer qui règlent l'ouverture des voies et dont la silhouette rappelle le dessin conventionnel des os (une droite terminée par un disque.)

9. - *Les signes sont innombrables* : tout est **signifiant**, à qui sait lire et déchiffrer. *Des yeux déjà brumeux*, envahis par la brume de la mort, entament une traversée : *d'un continent* (ferme, leur vie antérieure) vers *une aurore prohibée*, interdite, puisque l'aube ne paraît pas devoir poindre au soir de la vie. *Il a les pieds lourds* : sens physique et/ou psychologique. Il ne veut pas *s'asseoir* parmi ceux qui *bafouillent autour de leur passé*, ressassent leur *bon temps* et ne vivent plus qu'en mémoire, nourris *d'espoirs pervers* (survivre, profiter encore ? ou gagner le *dôme céleste* ?) Lui reconnaît ses *yeux surannés*, démodés, vieillis, rejette la vie

rétrograde où entraîne la mémoire et appelle *l'eau lustrale*, c'est-à-dire purificatrice (cf. lustrer, faire briller), de *l'immémoire*. Ce néologisme désigne chez della Faille, une direction mentale **progressive** (et non mémorielle et régressive), orientée vers le futur. À lire les paragraphes 10 et 11 (anthologie), on se rend mieux compte qu'il s'agit pour le poète d'une sorte de *franchissement de la mort*, comme on franchit la nuit, – du jour passé, qu'il faut abandonner, vers une aube nouvelle. Il ne s'agit pas du tout d'atteindre un paradis, ni de ressusciter au sens propre. *L'être périmé*, dit-il ailleurs, *en lambeaux*, a cependant *conscience, hors toute mémoire, d'errer dans les nécropoles d'un ailleurs d'où renaît lentement comme porté par une tornade fatiguée, ce qui bientôt sera lui, ses lambeaux soudés par une volonté torride, pour être enfin comme la statue d'un autre Je* . Cette volonté, brûlante, est en somme ce que nous appelons l'Énergie vitale, universelle et permanente.

Pour ce voyage régénérateur (*éclat*), sans doute faut-il un guide : *qui me prendra par la main?* ce sera le maître des *miroirs* où l'on n'a jamais bâti de tombeaux, de monuments à la Mort, pour annoncer une *bénignité*, un règne de bonté, dont le poète souhaite l'avènement. La fin du paragraphe 11 évoque *le spectre de la Mort* (qui) *va tomber en poussière*, ailleurs c'est *la tombe ouverte de la mort*, toutes expressions d'une mort vaincue par elle-même, par cette Énergie qui ne cesse de se reconstituer, de recréer de l'Être, *des sagesses inaccessibles* et *des mots qui n'existent pas encore* (lire le paragraphe 10).

Le poème *Le mur* relatait bien l'angoisse mortelle mais Pierre della Faille la situait dans un cadre de *société* totalitaire. Il importait d'y résister à une terreur aliénante, émanant de l'ordre contemporain ; le poète dénonce les structures sociales et mentales par où s'établit et se maintient l'Empire de l'Or et des Puissants.

Les proses du *Poète en lambeaux* évoquent une autre angoisse mortelle, celle de l'être individuel devant sa mort naturelle, dans un cadre également aliénant, mais en strict tête-à-tête. Della Faille dénonce alors les structures sociales et mentales par où dure le mensonge du Révolu ; il

Pierre DELLA FAILLE - 18

importe aussi de s'y refuser et de ne pas rester aveugle à l'Avenir, à l'énergie de la vie qui se réalise à mesure.

Choix de textes

Avoir un fouet

Au charretier stupide qui trique sa rosse pour sortir sa charrette du bourbier, j'offre un tracteur. Et donne-moi ta bête, lui dis-je. Ne vois-tu pas qu'elle va crever? »

Il me regarde, se pique l'index au front et répond : « Que ferais-je de mon fouet si j'accepte l'échange? »

Hélas. C'est pour le plaisir du fouet qu'on n'a pas de tracteurs dans ce pays de bêtes.

(Le grand alleluia)

Babel

Sur le chemin de la ville, que mes électriciens avaient envahie pour lui donner les yeux de la prochaine nuit, je vis un homme assis qui jouait avec un bœuf d'ébène, plus petit que mon rêve et plus grand qu'un château.

Je lui dis : « Père, as-tu froid? », car il était nu. Il me regarda sans réponse. Je criai : « Père, es-tu sourd? ». Mais il ne dit rien non plus.

Quand je fus à l'auberge où je voulais passer la nuit, l'hôte me conduisit à l'écurie. Dans cet étrange pays, les gens prétendent que je suis un cheval. C'est vrai, sans doute, et l'homme ne peut m'avoir compris si je hennis.

Dans mon pays, pourtant, je suis ingénieur nucléaire.

(L'homme inhabitable)

L'hippanthrope

Dans son masque à gaz, pour la science et le confort, chacun emporte son picotin et peut le brouter sans quitter le travail.

Qu'importe si cela tue la parole ! Tout le monde sait qu'elle n'est que source de discorde, et seul le chef a le droit de hennir électroniquement

(Le mythe de Gold Archibald)

Problème du vent

Je suis celui qui demande aux enfants : D'où vient le vent ? À qui les enfants répondent : Mais, tu vois bien, il souffle de l'ouest.

Je suis celui qui demande à l'ouest : D'où vient le vent ? À qui l'ouest répond : Mais, tu vois bien, il vient de Dieu.

Je suis celui qui demande à Dieu : D'où vient le vent ? À qui Dieu n'a jamais répondu.

C'est à cause de cela que je joue du trombone à coulisse. Pour remplir ce silence.

(L'homme inhabitable)

Décrets

I. Au Chef des Hérauts

Ma face est un soleil levant et mon désir haut comme un mât. Qu'un joaillier taille des yeux dans mes plus beaux saphirs. Heureux Celui dont les désirs sont assouvis et pour qui les femmes dansent nues. Je suis Gold Archibald et voici mon décret :

Qu'on explore les villes et les bourgs, les villages les plus reculés où trouver l'ornement de mon plaisir. Heureuse celle qui peuplera mes nuits et l'ennui des insomnies. Je suis Gold Archibald.

Quand mon regard aura rencontré l'une d'entre elles, et qu'elle aura levé les yeux sur moi, je les lui crèverai. Mon barbier placera dans ses orbites deux de mes plus beaux saphirs, et elle s'en ira comblée.

II. Au Chef des Chantres

Ma face est de marbre et mon cœur. Qu'un joaillier taille des larmes dans mes plus beaux rubis. Heureux Celui qui règne sur l'or et la puissance, car les prêtres chantent sa louange. Je suis Gold Archibald et voici mon décret :

Qu'on fouille les entrailles de la Terre et des autres planètes ! Qu'on explore les veines les plus minces où trouver la richesse ! Que là où des hommes ne peuvent se glisser on envoie des enfants, jusqu'aux plus petits, pourvu qu'ils sachent ramper ! Heureux Celui grâce à qui le trône de ma puissance montera jusqu'au Ciel. Je suis Gold Archibald.

Quand les mères viendront implorer ma pitié, que mon Grand Prêtre sème sur mon visage des larmes de rubis. Elles s'en iront rassurées.

III. Au Chef des Armées

Ma face est un brasier qui dévore et mon pouvoir une soif. Qu'un joaillier taille des flammes dans mes plus beaux diamants !

Heureux Celui qui voit les hommes excités pour le massacre et la conquête. Je suis Gold Archibald et voici mon décret :

Que les hommes marchent en rangs et montent à l'assaut des citadelles ! Qu'ils reculent les bornes de ma puissance et qu'on empile les morts dans mes fourgons, pour qu'ils deviennent le fumier de mes jardins ! Heureux Celui dont le corps donnera naissance à une orchidée rare.

Quand mes chars auront parcouru les royaumes conquis, j'offrirai aux veuves un diamant taillé, la flamme du souvenir. Elles s'en iront alors vers d'autres guerriers. Je suis Gold Archibald et ma guerre est sans fin.

(L'homme glacial)

Marcher sur

Dans la nuit verte où mes femmes de toujours branchaient leurs regards sur mon corps éclatant, je marchai droit sur l'arbre à hulottes où les Huns de demain enseignaient la terreur.

Je l'abattis de cent coups de cognée. « Qu'avec toutes ses branches, criai-je, on fasse des béquilles aux amputés du rêve ! »

Et puis, levant à bout de bras mes enfants du hasard, je leur montrai le sein rose du matin. Alors, les taureaux mugirent pour purifier le sang des troupeaux à venir.

(Le mythe de Gold Archibald)

Serra di Tromba

2

En attendant, le soir, nous regarderons les jardins que nous avons créés en piochant le maquis, en arrachant la folie des herbes dont le souci futile est d'affoler nos regards.

Mais, et tu ne le sais pas, je parle à mon ombre très longue. Fidèle comme Jupiter, elle me suit sauf que jamais elle n'aboie. Je me parle en silence, à moi-même déjà plaqué au sol, mais long, très long puisque ma tête est déjà sur la crête de Mura-ticce.

du côté de l'Est d'où toute sagesse est venue.

3

Tu ne peindras pas mes os en ocre rouge. Ils durent à peine plus que les chairs.

Ce qui reste, c'est notre lien, l'Esprit. Il a été comme une source qui n'a pas dévié au gré du caprice des pluies, fidèle à la fente du rocher qui l'a libérée de tout temps

Car tu le sais, je suis éternel.

Les bas-fonds de la miséricorde

10. *Puis-je imaginer déjà le visage étincelant de ceux qui marchent sans peser pour n'être jamais trahis par la trace de leur bruit ? Mais il sait déjà que les corps de ceux qui ne sont pas encore nés portent en creux le stigmate des sagessees inaccessibles que j'ai*

poursuivies comme la cime des vents. Il est, lui aussi, sans poids. Franchira-t-il les papiers que nous devinons, dont nous savons les titres ineffables, mais que ni lui ni moi n'avons osé livrer sur l'envol de mots qui n'existent pas encore ?

11. *Il est seul - vêtu d'une mémoire en dentelle. Sa langue vacille. Ses doigts font le gros dos. Ses bras flottent comme des oriflammes. Il marche sur un tapis de larves. Il a beau prononcer des mots d'avant. Il est la vieille cloche dont un voleur a décroché le battant. Il ne manque pas d'élégance dans cet accoutrement. Il marche sur le toit de la nuit. Il chavire souvent. Croit-il encore qu'il suffit de monter dans certaines nacelles pour voir d'assez près des lueurs ? Pense-t-il qu'on peut braquer encore d'anciens phares sur des latomies consolantes alors que le spectre de la Mort va tomber en poussière ?*

Char conduit

Épures. Épure d'un char conduit. Épure d'un char lancé. Épure du fouet. Tracé sur la course au-delà de parois. Une caverne où se voit à travers le corps et les astres hagards d'une nébuleuse.

Trajectoire du poète en lambeaux. Quête de ce qui est après avoir été au seuil d'éclairs encore lointains - très lointains - qui déchirent la robe de l'instant et du désir aux yeux éteints.

Voir à travers – voir loin – voir à travers des lueurs encore interdites – encore interdites même à la femme déjà vieille qui sourit.

Poésie et danse fondent l'homme imaginal – poésie jaillie du corps total, énergie et pensée – danse relais de la pensée dans l'harmonie des corps. Joie et rire : reconquérir joie et rire – ô poète qui veut voir à travers son corps avec des yeux éteints.

Synthèse

Pierre della Faille n'a publié son premier livre qu'en 1953, âgé de 47 ans. Si son entrée en scène littéraire fut donc tardive, en revanche son œuvre est apparue d'emblée mûre et cohérente : construite de proses nettes, colorées, avec une certaine propension à la formule brève, ramassée, que sa densité même rend brillante, mais sans que la recherche formelle en constitue jamais le but. Le poète lucide sera plus qu'un artisan de la langue, un technicien ou un « faiseur » plus ou moins sophistiqué ; il a le pouvoir et le devoir de lancer des **poèmes-sondes** capables de *raconter l'Homme à lui-même*, de lui révéler son destin possible, de *lever quelques pans des brumes qui nous cachent encore (son) avenir imminent*, de lui faire d'urgence prendre conscience de sa **mise en condition**. C'est dire que la poésie de della Faille a d'abord un fondement **éthique**.

Pendant un quart de siècle, en non loin d'une vingtaine de livres, le poète a multiplié les questions et les mises en garde : qu'est devenu, et que deviendra l'Homme dans cette fin du deuxième millénaire ? L'évolution sociale et technique le pousse, partout hélas, vers un conditionnement de plus en plus complet, vers cette **robotisation** qui annule sa liberté d'être personnelle. Selon l'expression du poète André Miguel, *l'homme poétique* refusera donc *nos déserts où résonnent les tambours du non-amour*. Par le portrait ou la parabole, par le blasphème ou l'ironie, il se révoltera contre cet *homme unidimensionnel, inhabitable*, parce qu'on ne lui permet plus d'autre dimension que celle voulue par l'intérêt du Système, quel qu'il soit. Poète de la **contestation fondamentale**, à qui l'on peut fabriquer sans doute une généalogie, jusqu'à Rimbaud, ou Lautréamont, à moins que ce ne soit déjà Villon, dont della Faille pastiche intentionnellement le vers fameux : *Mais où sont les neiges d'antan ?* :

Ma tête est un écrou, ma main une clé anglaise. Elsa vient d'accoucher d'un transistor. Son cerveau est un écran, son œil un commutateur.

Elle m'offre au dîner un steak de mazout surgelé.

Où sont nos piscines d'antan ?

Le soleil nous est vendu dans un suaire en cellophane.

À mesure que s'est développée l'œuvre de della Faille, elle s'est aussi approfondie et organisée autour de quelques thèmes essentiels, fortement dessinés, créant un univers de mythes où se recourent l'observation sociale et les pulsions d'un inconscient, individuel ou collectif. Sous l'emprise de Gold Archibald, du *Grand Ordinateur*, de *l'Empereur des Robots*, les hommes sont les Aliénés (c'est le titre d'une section de "Grand Alleluia") : *Etre aliéné, c'est être si imprégné par le système répressif dans lequel nous vivons, qu'on accepte des interdits surajoutés sans s'inquiéter de leur fondement moral.* Comme Freud, le poète sait bien que certains interdits sont socialement indispensables, mais beaucoup d'autres ne relèvent que de situations acquises et maintenues pour le bénéfice et les privilèges de Certains. Le poète aidera l'homme à se défouler, à se retrouver un peu mieux que les « Hippanthropes » (voir les extraits *Babel* et *L'hippanthrope*), ces êtres étranges dont *seul le chef a le droit de hennir/électroniquement.* Et comment ne pas songer à cet autre grand créateur de mythes et terrible satirique qu'est l'auteur des *Voyages de Gulliver* (1726) : Jonathan Swift ? Gulliver voyage chez les **Houyhnhnm** et le mot dans leur langue signifie « cheval » ; dans leur pays aussi, *émettre un doute, refuser de croire, est chose si peu connue* et le Maître auquel Gulliver raconte les guerres européennes (du XVIII^e !) et leurs horreurs, réplique : *Puisqu'une créature se prétendant douée de raison peut commettre de telles abominations, il faut craindre que la corruption de cette faculté ne soit pire que l'animalité elle-même.*

Face à l'unidimensionnalité de l'homme, (selon le philosophe Marcuse), face à l'unicité des dieux, dont toute la puissance reste incapable de se dédoubler ni se rejoindre dans l'Amour (car *Pluton fait l'amour à Pluton* et ne peut pas sortir de ce plaisir solitaire), Pierre della

Faille revendique la fragilité de l'homme, son pouvoir d'aimer l'Autre et de s'unir à Lui, pour vivre ensemble jusque *dans l'absence*, dans la mort. Le poème *Serra di Tromba* (dont nous citons deux extraits) se termine par :

Tu sais que, tous deux, nous sommes éternels.

Mais là aussi, il s'agit de renverser les interdits aliénants, de lutter contre le pharisaïsme et le puritanisme. Dans un présent trop souvent désolé et désolant, mécanique et in-sensé, l'homme doit tendre vers la joie, vers l'**Un complémentaire**, et non totalitaire, que représente l'Amour. C'est également sa liberté, celle qui *se trouve dans le cœur de celui qui n'a cessé de la vouloir, de la rêver, l'a obtenue contre le crime*. Le poète refuse d'être complice *des conteurs et des chanteurs qui, dans les Jardins Suspendus, prenaient le frais sous des arbres à femmes*. Lui célèbre la Femme, et l'Etre. En clôture de son dernier livre (1985), Pierre della Faille cite le philosophe chinois Lao Tseu : *Besogne faite, va-t'en !*

Nous savons que l'homme s'en est allé. Restent l'œuvre et l'exemple.

André DOMS
Poète